8 juin 1997 N° 51

ENFANCE ET SAINTETÉ

Bulletin de l'Association des Amis d'Anne de Guigné

Sommaire

Enfants d'aujourd'hui, adolescents de demain..... 1
Éditorial..... 2
La crise d'adolescence… un mythe ?..... 3
Le recouvrement de Jésus au temple : une lumière sur l'adolescence.....7
C'est à Jerusalem qu'eut lieu la première Journée mondiale de la Jeunesse.....9
À l'école d'Anne de Guigné : la maturité d'une enfant..... 11
Galilée Nicolini (1882-1897), novice du pur amour..... 13
Bibliographie.....21

Enfants d'aujourd'hui, adolescents de demain

L'événement qui fait notre actualité en ce début d'été, c'est, sans contredit la rencontre internationale des jeunes qui, de tous les horizons du monde, se préparent à affluer vers nos rives de Seine, notre capitale devenant ainsi, pour quelques jours, et grâce à la présence du successeur de Pierre, le cœur vivant de l'Église Universelle.

Les enfants, toutefois, ne semblent pas directement intéressés, puisque, pour être admis aux JMJ, un âge minimum de 18 ans est impérativement requis.

Est-ce à dire que l'enfance – et notamment la sainteté de l'enfance – n'a rien à voir avec une telle Fête de la jeunesse ? Nous ne le pensons pas. Entre enfance et adolescence, il n'est pas, en effet, de solution de continuité. Le rapprochement de ces deux tranches d'âge n'est pas sans laisser apparaître certains problèmes de première importance pour les jeunes comme pour les enfants. Trois questions ont, entre autres, retenu notre attention :

– Est-il vrai que la foi d'une enfance fervente doive nécessairement s'étioler – voire s'éclipser – en passant par les turbulences de ce qu'on appelle "la crise d'adolescence" ?

– Les adultes sont-ils toujours suffisamment conscients de leurs responsabilités et de la nécessité de prendre au sérieux cette période de transition que constitue

l'adolescence ?

– L'adolescence a-t-elle un rôle spécifique à jouer dans l'édification de l'Église et la croissance du peuple de Dieu tout entier ?

Après l'éditorial qu'a bien voulu nous accorder le Général Morillon, Isabelle Mourral nous apporte sa réponse à la première question et Renée de Tryon-Montalembert traite de la seconde, à partir de l'épisode évangélique du Recouvrement du jeune Jésus au Temple de Jérusalem. Ce cinquième "Mystère joyeux" de notre Rosaire n'est-il pas le "Mystère" de l'adolescence ? Mais c'est à Jean-Paul II lui-même que nous aurons recours pour notre troisième question. Ne la gratifie-t-il pas d'une réponse magnifique en faisant de notre Dimanche des Rameaux, à l'orée de la Semaine Sainte, la fête de la jeunesse par excellence ?

Quant à nos rubriques habituelles, elles nous permettront d'admirer l'étonnante maturité de notre petite Anne, à l'aube de son adolescence ; et de faire la connaissance d'une jeune "vénérable" de 14 ans, Galiléo Nicolini, rappelé à Dieu au cours d'un noviciat précoce dans l'Ordre des Passionistes.

Enfance et Sainteté

Éditorial

par Philippe Morillon

Les saints n'iront pas en enfer, lieu du désespoir de ceux qui refuseront le projet d'amour pour lequel ils ont été créés.

L'enfer, c'est le désespoir. Et si l'on a pu parler de l'enfer de Sarajevo, c'est que les habitants de cette ville, entraînés malgré eux dans l'engrenage de la violence et de la peur en étaient désespérés.

J'ai mesuré alors que les enfants dans leur ensemble échappaient à cette tentation et j'ai mieux compris que leur aptitude à la sainteté, soulignée par le Christ, était due davantage à leur capacité d'obéissance dans la confiance qu'à leur innocence. Le *Fiat* leur est tout naturel et devient plus difficile si la confiance se perd au moment de l'adolescence.

A nous les adultes, parents et éducateurs, clercs et laïcs de les préparer à conserver cette confiance par une éducation qui les rendent forts et intelligents dans leur Foi.

Le monde désenchanté d'aujourd'hui a plus que jamais besoin d'espérance. Face aux résurgences de la barbarie, les croyants eux-mêmes, jeunes et moins jeunes, se posent la question : « Maître, où demeures-tu ? ». Le Saint-Père les invite à l'occasion des prochaines journées mondiales de la jeunesse à se lever et

à cesser d'avoir peur. « Levez-vous, n'ayez pas peur ».

Les réflexions, développées dans la présente revue *Enfance et Sainteté*, contribueront à montrer que face aux difficultés de l'homme, notre jeunesse n'est pas condamnée au refuge dans la révolte, la nausée et les paradis artificiels.

La foi fervente que nous aurons à leur transmettre dès leur enfance n'est pas destinée à s'étioler, si elle les a préparés avec la maturité d'une Anne de Guigné, à répondre aux problèmes de leur temps. S'ils ont compris qu'ils ne sont pas les adeptes d'une quelconque philosophie mais les partenaires privilégiés d'une rencontre personnelle avec le Christ et – par lui, avec lui et en lui – avec leurs frères.

De cela, les centaines de milliers de jeunes qui répondront cet été à l'appel du Saint-Père, donneront une éclatante manifestation.

C'est ma très ferme espérance.

Philippe Morillon

Président du Comité de coordination des XII^e^ Journées mondiales de la jeunesse.

La crise d'adolescence… un mythe ?

par Isabelle Mourral

"Crise" vient d'un mot grec qui signifie soit "moment aigu et décisif d'une maladie", soit "décision". Notre langue française désigne ainsi « un accès violent, un moment difficile et périlleux dans un processus évolutif, une situation dans laquelle les équilibres sont compromis, ou une période de remise en cause et de contestation ».

"Adolescent" est un mot calqué sur un verbe latin qui désigne une situation en train d'évoluer. Un adolescent est un être en devenir. L'existence humaine, dira-t-on, est toujours en devenir. C'est vrai. Mais elle connaît des périodes de stabilité relative : l'enfance, de trois à dix ou onze ans, l'âge adulte, l'âge mûr, la vieillesse aussi, qui, maintenant, se prolonge longtemps dans l'équilibre. L'adolescence est, par contre, une période de mouvement, de transformations importantes. L'adolescent n'est plus un enfant. Il n'est pas encore un adulte. On ne passe pas d'un état à l'autre du jour au lendemain. Cela prend du temps, comme tous les phénomènes de la nature, comme la croissance d'un arbre, comme la maturation du blé ou des fruits. L'adolescent n'est pas dans une situation achevée ; il change tous les jours un peu. Il est très utile de le lui expliquer et de lui dire qu'il doit être

patient avec lui-même comme un jardinier avec ses plantes…

Cette simple réflexion sur le sens des mots montre combien il faut être prudent avant de parler de “crise de l’adolescence”. Il ne s’agit pas d’une maladie, mais d’un phénomène naturel, nécessaire, heureux et chargé d’espérance, comme le printemps. Il n’y a pas lieu de le dramatiser, d’en aggraver le caractère périlleux, de l’envisager comme une période d’angoisse et de malaise pour les jeunes, de révolte et de conflit avec leurs aînés. Concevoir les rapports humains et en particulier la relation éducative en termes de conflits latents est une erreur, toujours plus ou moins inspirée par une dialectique marxisante de la relation. Entre adultes et adolescents, il ne s’agit pas d’une opposition de départ qui ne se résoudra que par concessions mutuelles ou victoires du plus fort. La relation d’éducation saine est une relation d’amour et de confiance, l’un engendrant l’autre, et en assurant la durée et la solidité.

Faut-il parler d’ “âge ingrat” ? – Ce n’est pas la meilleure idée. Dans la mesure où l’adolescent est gauche, maladroit, timide, inquiet à son sujet, les critiques ou les moqueries le blessent et l’amènent à se replier sur lui. Mieux vaut donc l’encourager, l’aider à prendre de l’assurance, à soigner son corps, à s’occuper de sa présentation. Bien plus qu’une période de tensions pénibles, l’adolescence doit être envisagée dans ses aspects positifs. Le jeune se transforme, mais c’est dramatiser indûment que d’admettre, comme on l’écrit souvent, qu’il en est bouleversé, qu’il ne se reconnaît plus lui-même. Il sait, depuis longtemps, qu’il ne va pas rester enfant toute sa vie. Ce qui l’inquiéterait profondément serait de ne pas se transformer en même temps, ou à peu près, que ses camarades, et c’est à ce sujet qu’il faudrait, éventuellement, l’éclairer et le rassurer. Par ailleurs, il ne demande qu’à être gai, à s’ouvrir à la joie de vivre, à dépenser ses jeunes forces, à se montrer généreux, à s’engager. Il faut l’occuper, répondre à son besoin d’activité physique par le sport, la marche, les voyages, lui faire prendre des initiatives, tout en lui laissant un peu de temps libre pour bâtir des rêves et échafauder des projets.

S’il ne convient donc pas de parler de “crise” à propos de l’adolescence, c’est un moment de la vie à prendre très au sérieux ; il s’abordera d’autant mieux que l’enfant aura été bien élevé, disons simplement élevé, c’est-à-dire :

1. Muni d’un capital de bonnes habitudes, avec lesquelles on ne discute pas : règles d’hygiène, de civilité, dispositions sociales au respect, à l’honnêteté, à la bonté, à la complaisance, souci du bien commun.

2. Élevé dans la certitude d’être aimé, dans la confiance, parfois dans l’admiration, mais sans dépendance excessive à l’égard des parents et des maîtres.

3. Par-dessus tout éveillé spirituellement par une éducation religieuse

profonde, rendant familier le “monde invisible”, établissant une relation affectueuse avec Dieu “notre Père”, et avec les saints dans la prière, une vie intérieure, un discernement moral sage et délicat, exigeant et paisible, sans scrupule.

Si tout cela a été obtenu non par simple docilité, mais profondément intégré à la personnalité d’un enfant dont on a éveillé le jugement personnel et la liberté, on aura beaucoup moins à redouter une contestation radicale au moment des remises en cause nécessaires.

Trois points sont particulièrement importants dans l’adolescence : l’éducation sexuelle, la conquête de l’autonomie, l’acquisition de convictions personnelles.

L’éducation sexuelle doit être faite et être une source de paix. Pour cela, on doit la situer dans la vérité de la nature de l’homme et de la femme et l’adapter aux personnalités individuelles. Il faut s’y prendre à temps pour éviter les inquiétudes et les mauvaises surprises qui font des chocs. Tout le nécessaire doit être dit clairement, simplement, sans gène. Mais il n’y a pas lieu d’en faire, selon les abus actuels, une préoccupation constante et obsessionnelle qui finit par n’avoir que des effets perturbants. Les adolescents sont, à ce sujet, très différents les uns des autres, c’est pourquoi on peut émettre de grandes réserves sur l’éducation sexuelle faite collectivement et dans la mixité. Ce sont les parents qui ont demandé et exigé l’institution de l’éducation sexuelle dans les établissements scolaires. Il n’est pas certain qu’ils aient bien fait en se déchargeant sur l’école d’une responsabilité qui est d’abord la leur. En tous cas, il est urgent qu’ils s’intéressent de très près à la façon dont cette éducation est actuellement pratiquée. Il y a des différences capitales, et qui commandent l’avenir, entre culpabiliser à tort et à travers, tout permettre et faire connaître des comportements à la fois pervers et nuisibles. L’école a certainement dans ses obligations d’enseigner comment le corps humain est constitué et fonctionne. Elle a trop longtemps présenté l’homme et la femme comme des êtres asexués. Mais, dès qu’elle s’engage sur le terrain des comportements, elle induit une morale. Laquelle ? – C’est à voir. La pureté, la pudeur, le courage de savoir attendre sont des valeurs essentielles que les parents chrétiens ont à inculquer et dont ils sont tenus d’exiger le respect. Comment prépare-t-on les garçons et les filles au bonheur d’une vie familiale stable qui se développe dans l’amour ?

L’adolescence est le temps où la personnalité se construit. Avec elle, prend fin le temps de la docilité et de l’obéissance tranquille. Les jeunes veulent être libres. La majorité des conflits familiaux et même scolaires surgissent à ce sujet. Pour éviter aux adolescents un sentiment de dépendance pénible qui les incite à la révolte, il est bon de donner aux enfants, à mesure qu’ils grandissent, le maximum

de responsabilités. La “négociation” dont parlent assez souvent les éducateurs comme moyen d’éviter les conflits est un moyen peu recommandable. On ne forme pas un adulte par la pratique du marchandage. La liberté assortie de responsabilités, et, par conséquent, de la nécessité de rendre compte, est infiniment plus éducatrice. Il faut aussi savoir dire non ; pas un non cassant, autoritaire et sans réplique, mais un non motivé, justifié et, à cause de cela catégorique. De tels refus, qui ne sont pas l’ordinaire, sont, finalement sécurisants et apaisants. Ils tracent la barrière à ne pas franchir. Un grand spécialiste des difficultés de l’adolescence aimait à citer ces paroles d’un jeune garçon en conflit violent avec sa mère : « Comment voulez-vous que j’aime cette femme ? Elle me passe tout ! ».

L’adolescent en quête de ses “idées personnelles” n’est pas toujours assez réfléchi pour affirmer librement, après l’avoir intériorisé et fait sien, ce qu’on lui a inculqué de sage et de bien. Alors, il manifeste sa personnalité par la contradiction et l’originalité. Mais il a aussi des idées neuves qui méritent d’être prises en considération. Saint Benoît recommandait aux abbés de savoir écouter les jeunes moines. Il faut parfois laisser dire gentiment les jeunes. Mais il faut surtout les prendre au sérieux. Dialoguer avec eux est nécessaire. Si on les juge dans l’erreur, il convient, non pas de les rebuter et de les humilier par un ton péremptoire ou ironique, mais de discuter patiemment sur le plan de la raison, de les éclairer en leur fournissant les lectures et la documentation dont ils peuvent avoir besoin. On les amènera ainsi à réfléchir et à raisonner. Dans la mesure où ils apportent des idées nouvelles qui méritent d’être retenues, on leur doit de s’y intéresser et de le leur dire, ce qui est le meilleur moyen de susciter chez eux un double mouvement de confiance en eux et en leurs aînés.

Nous rencontrons des difficultés particulières avec les adolescents d’aujourd’hui du fait des tendances culturelles propres à notre époque. Les récentes encycliques pontificales *Véritatis Splendor* et *Evangelium Vitae* définissent les trois points majeurs de la crise culturelle actuelle : la conception de la liberté, la conception de la vérité, l’attitude en face du bien et du mal. L’aspiration à la liberté est plus forte aujourd’hui qu’à aucune époque de l’histoire ; pour le Saint-Père, c’est là un progrès et un bien. Mais, qu’entend-on par liberté ? – Le gouvernement de soi-même par la partie la plus noble de soi : la raison, la conscience morale, l’attachement à des valeurs choisies ? Ou la satisfaction sans entraves de tous les désirs : « Faire ce que je veux, ce qui me plaît », comme m’ont dit récemment la plupart des jeunes que j’ai questionnés à ce sujet ? – Nous n’osons plus croire aujourd’hui à une vérité qui dépasse le temps, qui ne soit pas liée à une façon personnelle de voir les choses. Les jeunes vous diront : « Il y a autant de vérités que d’individus », confondant ainsi la vérité et l’opinion. À

chacun aussi de juger à sa façon du bien et du mal. Nos vérités scientifiques sont révisables, nos pensées humaines aussi. C'est à un autre niveau que se situe la vérité révélée, la Parole de Dieu, nourriture des intelligences et des cœurs. À nous de la faire connaître, goûter et accepter par adhésion intérieure.

Les difficultés scolaires sont de grande importance et peuvent susciter des situations de crise ; l'échec a des effets dévastateurs ; l'adolescent à la recherche de lui-même peut y perdre la nécessaire estime de soi. Or, tous les jeunes n'ont pas un tour d'esprit scolaire. Les talents sont divers. Il faut savoir déceler les aptitudes de chacun. Et, ici aussi, savoir attendre, car certaines personnalités se révèlent tard. Dans les périodes difficiles de la scolarité, au lieu de dramatiser, il est bon d'aider les adolescents à trouver des compensations, des occasions de succès dans d'autres formes d'activité : arts, travail manuel, sports, théâtre, etc.

Bien élevés dans leur enfance, bien guidés dans leur adolescence, les jeunes devraient pouvoir vivre ces années importantes comme un temps du bonheur et de progrès et se trouver prêts à assumer leur précoce majorité.

Isabelle Mourral

Le recouvrement de Jésus au temple : une lumière sur l'adolescence

par Renée de Tryon-Montalembert

« Vous avez connu, ô Vierge Mère l'enfance de votre Fils ; connaissant aussi son adolescence… »[1]. Telle est la réalité nouvelle à laquelle Marie se trouve, et va se trouver humainement confrontée. Une réalité profondément humaine, que celle de cette mutation de l'être humain, parvenu à ce seuil de la vie, où les ailes lui poussent, et où, délaissant le nid des chaudes tendresses familiales qui jusqu'alors l'avaient protégé, il s'apprête à prendre son vol. Période difficile : pour les parents eux-mêmes, qui se trouvent face à la nouvelle personnalité plus autonome de leurs enfants. Pour les enfants : car à cet âge amoureux du risque, le saut vers l'inconnu est exaltant ! Cependant, c'est aussi pour eux le temps de l'inquiétude et du tourment. C'est le carrefour des grands appels, la saison de toutes les promesses, mais aussi celles des giboulées, des mirages et de leurs séductions.

Autrement dit, la méditation de ce mystère attire, d'une part, notre attention sur l'importance du problème de la jeunesse en tant que telle, et nous précise, d'autre part, la gravité des exigences éducatives que les jeunes gens sont en droit d'avoir envers les adultes, notamment en ce qui concerne la famille.

1 *Homélie aux catéchumènes*, attribuée à saint Augustin.

Le Recouvrement : Mystère de la jeunesse

Lorsqu'il est question de la jeunesse, soit comme étape de la vie humaine, soit comme ensemble de filles ou de garçons parvenus à cette tranche d'âge, elle devrait être immédiate et spontanée, pour tout chrétien, la référence à l'adolescence de Jésus, et notamment ce mystère du recouvrement. Sinon, ne risquons-nous pas de réduire la jeunesse à une belle idée, avec tous les dérapages possibles vers l'idéologie, voire d'en faire un mythe ? Nous pouvons, une fois de plus, constater combien la vision chrétienne des réalités humaines est grande et solide. En effet, comme la trame des Mystères du Rosaire, elle ne cesse de les rapporter à ce qui a été vécu parmi nous par le Verbe fait chair dans le sein de Marie, puisqu'il a voulu, par son Incarnation, tout connaître pour tout sauver et tout diviniser de ce qui constitue notre humaine condition

On demande des adultes responsables

A cet égard, reportons-nous à ces rencontres de Jean-Paul II avec la foule des jeunes dont il se proclame l' "ami", mais aussi l' "ami exigeant"[2]. Nous pouvons en être sûrs : rien ne saurait expliquer la qualité exceptionnelle de telles rencontres où le Pape ose aborder, et sans compromission aucune, les plus difficiles problèmes de la cohabitation juvénile à la contraception, en passant par toutes les formes de la "permissivité"[3], si les "jeunes" eux-mêmes n'étaient de connivence.

Enfin, voici quelqu'un qui veut bien leur parler net et clair ! Enfin, voici quelqu'un qui se refuse à projeter sur leurs visages le masque de ce qu'ils ne sont pas, ou, du moins, de ce qu'ils souffrent d'être ! Enfin, voici quelqu'un qui accepte de les prendre au sérieux et de les regarder tels qu'ils voudraient – désespérément – pouvoir devenir .

Cette sorte de "démagogie" par laquelle trop d'adultes croient pouvoir se gagner les bonnes grâces des jeunes, n'engendrent, à leur égard, et de la part de ces derniers, qu'indifférence ou mépris, commisération, voire indignation. « Si les adultes sont mal dans leur peau, disent-ils, est-ce une raison pour nous pervertir ? [4]»

Famille : Printemps de l'Église

Et ceci vaut en premier lieu en ce qui concerne les relations familiales, où la "démission" des parents ne peut que creuser le fossé entre les générations. C'est

2 Jean-Paul II, *Discours aux Jeunes*, Strasbourg, le 9 octobre 1988.

3 Jean-Paul II, *Discours au Parc des Princes*.

4 Mgr Charles Molette, *Marie, Mémoire de l'Église*, éd. du Cerf, 1989, p. 235.

alors que l'humble foyer de Nazareth peut et doit redevenir comme un phare de lumière, dans cette indéniable "crise de la famille" que nous connaissons aujourd'hui.

Écoutons les paroles que prononçait Paul VI, lors de son pèlerinage en Galilée, et qui figurent au bréviaire, pour la Fête de la Sainte Famille : « Ici à cette école, on comprend la nécessité d'avoir une discipline spirituelle, si l'on veut suivre l'enseignement de l'Évangile et redevenir disciple du Christ. Oh !, comme nous voudrions redevenir enfant et nous remettre à cette humble et sublime école de Nazareth ! Comme nous voudrions, près de Marie, recommencer à acquérir la vraie science de la vie et la sagesse supérieure des vérités divines ! [5] Et Paul VI de nous exhorter à recueillir "quelques brèves leçons de Nazareth" :

Une leçon de silence d'abord : « […] Ô silence de Nazareth, enseigne-nous le recueillement, l'intériorité, la disposition à écouter les bonnes inspirations et les paroles des vrais maîtres ; enseigne-nous le besoin et la valeur des préparations, de l'étude, de la méditation, de la vie personnelle et intérieure, de la prière que Dieu voit dans le secret. »

Une leçon de vie familiale : « Que Nazareth nous enseigne ce qu'est la famille, sa communion d'amour, son austère et simple beauté, son caractère sacré et inviolable ; apprenons de Nazareth comment la formation qu'on y reçoit est douce et irremplaçable ; apprenons quel est son rôle primordial sur le plan social. »

Une leçon de travail : « Nazareth, maison du fils du charpentier, c'est ici que nous voudrions comprendre et célébrer la loi sévère et rédemptrice du labeur humain ; ici, rétablir la conscience de la noblesse du travail ; ici, rappeler que le travail ne peut avoir une fin en lui-même, mais que la liberté et sa noblesse lui viennent, en plus de sa valeur économique, des valeurs qui la finalisent… »

Renée de Tryon-Montalembert

C'est à Jerusalem qu'eut lieu la première Journée mondiale de la Jeunesse

Revenons à ces paroles d'Évangile nous relatant, pour l'entrée du Christ à Jérusalem, l'enthousiasme de toute une jeunesse en liesse, l'accompagnant sur le chemin, depuis le bourg de Bethphagé jusqu'à la colline de Sion, tandis que les

5 Paul VI, *Homélie de Nazareth*, 5 janvier 1964.

petits enfants crient de joie dans le Temple (Mt 21, 8-15). Et le Christ d'évoquer aussitôt cette louange parfaite recueillie par le psalmiste sur les lèvres des bambins au cœur pur dont la candeur réjouit le Tout-Puissant (Ps 8,3 ; Mt 21, 16). La liturgie de notre procession des Rameaux a faite sienne ce puerile decus *des touts-petits ainsi que la joie exultante des jeunes d'Israël. C'est cet épisode évangélique de l'entrée messianique du Christ à Jérusalem qui a inspiré à Jean-Paul II, le 23 mars dernier, son homélie du Dimanche des Rameaux, à l'occasion de la XII*e *Journée mondiale de la Jeunesse.*

[…] Depuis quelques années, le Dimanche des Rameaux est devenue la grande journée mondiale de la jeunesse. Ce furent les jeunes eux-mêmes à en tracer la voie : dès le début de mon ministère dans l'Église de Rome, ce jour-là, ils se rassemblaient par milliers sur la place Saint-Pierre. À partir de ce moment, au fil des ans, se sont développées les *Journées mondiales de la Jeunesse*, dont la célébration touche toute l'Église et a lieu dans les paroisses, dans les diocèses, et tous les deux ans dans un endroit choisi sur le globe terrestre. A partir de 1984, les rencontres mondiales se sont successivement déroulées tous les deux ans : à Rome, à Buenos-Aires en Argentine, à Saint-Jacques-de-Compostelle en Espagne, à Czestochowa-Jasna Gora en Pologne, à Denver aux Etats-Unis et à Manille aux Philippines. Au mois d'août prochain, le rendez-vous est fixé à Paris, en France.

C'est pourquoi, l'an dernier, au cours de la célébration du Dimanche des Rameaux, les représentants des jeunes des Philippines ont remis à leurs camarades français la croix pèlerine de la *Journée mondiale de la Jeunesse*. Ce geste est particulièrement éloquent : c'est presque une redécouverte, de la part des jeunes, de la signification du Dimanche des Rameaux, dont ils sont effectivement les protagonistes. La liturgie rappelle que les « pueri hebraeorum, portantes ramos olivarum… », « les jeunes hébreux, portant des rameaux d'olivier, allaient à la rencontre du Seigneur et l'acclamaient à grands cris : Hosanna au Fils de David » (Ant.).

Nous pouvons dire que la première *Journée mondiale de la Jeunesse* fut précisément celle de Jérusalem, lorsque le Christ entra dans la ville sainte ; chaque année, nous nous reportons à cet événement. La place des "pueri hebraorum" a été occupée par des jeunes de différentes langues et races. Tous, comme leurs prédécesseurs en Terre Sainte, désirent accompagner le Christ, participer à la Semaine de sa Passion, à son *Triduum Sacrum*, à sa Croix et à sa Résurrection. Ils savent qu'il est ce "Béni" qui "est venu au nom du Seigneur", en apportant la paix sur la terre et la gloire au plus haut des cieux. Ce que les anges ont chanté, la nuit de Noël, au-dessus de l'étable de Bethléem, retentit aujourd'hui avec un vaste écho au seuil de la Semaine Sainte, au cours de laquelle Jésus

s'apprête à réaliser sa mission messianique, en accomplissant la rédemption du monde à travers la Croix et la Résurrection. Gloire à Toi, ô Christ, Rédempteur du monde ! Hosanna !

Jean-Paul II, Pape

À l'école d'Anne de Guigné : la maturité d'une enfant

par Renée de Tryon-Montalembert

L'une des caractéristiques de la physionomie spirituelle d'Anne, c'est sans contredit son étonnante maturité. D'où sa place dans notre étude des problèmes soulevés par cette période intermédiaire entre l'enfance et l'adolescence, où Anne se présente à nous comme une parfaite illustration de ce que pourrait et devrait être une enfance dont la plénitude peut s'ouvrir en parfaite sérénité aux appels de l'étape suivante, celle de l'adolescence, comme une fleur parfaitement formée, mais encore à-demi éclose se dispose à s'ouvrir aux rayons du soleil.

Mais qu'on ne s'y méprenne pas : Anne ne s'est jamais évadée de sa condition de petite fille. Elle n'a jamais "joué à l'adulte". Elle est toujours demeurée, humblement une enfant.

Cependant, et c'est une merveille de la grâce, chez elle tout se trouvait si parfaitement mis en place sous la motion de l'Esprit-Saint, que sa façon de raisonner, comme aussi toutes les affections de son cœur et jusqu'à l'ensemble de son comportement exprimaient une objectivité, un équilibre, une constance bien au-dessus de son âge.

Une rare objectivité

Cette objectivité se manifeste notamment en ce qui concerne l'étude sacrée, mais aussi les jugements portés à l'occasion de la vie de tous les jours.

Au catéchisme, Anne qui n'était pas cependant une enfant "surdouée" dans les matières profanes, comprenait tout à demi mot, avec une surprenante faculté de synthèse, qui lui faisait dépasser aisément le mot à mot dans des réponses d'une étonnante sagesse.

Cette objectivité qui était en elle comme un reflet des vertus théologales, se manifestait de façon privilégiée par la force d'une piété rigoureuse, aux antipodes de toute concession à l'infantilisme comme de la moindre trace de mièvrerie.

Un cœur ordonné dans l'Amour

Tout était en ordre chez Anne, en elle et autour d'elle.

A force d'incessants combats que soutenait la grâce, elle était arrivée, jour après jour, à réduire et maîtriser ces soubresauts de la sensibilité qui rendent si chaotiques les parcours intérieurs comme aussi le comportement de la plupart des enfants. Une telle égalité d'humeur est évidemment exceptionnelle, comme le remarque Mère Saint-Raymond qui atteste n'avoir jamais vu Anne de mauvaise humeur, « mais pas une seule fois » et ne l'avoir « jamais vue agir par impulsion ».

Jamais une enfant, pourtant souriante et joyeuse comme pas une, ne fut d'ailleurs moins esclave de ses sentiments.

Ni caprices, ni jalousie, ni sensiblerie d'aucune sorte ! Quelle conversion en elle depuis ces scènes de jalousie de ses toutes premières années à l'encontre de son petit frère ! Débarrassée de cet instinct de domination qui avait menacé, un moment, d'envahir sa personnalité, Anne aura aimé sa famille, ses amis, tous ceux qui l'approchaient, avec un ordre parfait. Dans l'univers relationnel qui était le sien, elle sera parvenue avec un rare bonheur, à faire le don à chacun d'une tendresse qui, certes, demeurera toujours empreinte du sourire de l'enfance, mais qui, par sa profondeur et son authenticité se révélera marquée au coin d'une sagesse qui ne peut lui venir que d'En-Haut.

Une constance sans faille

Comment ne pas être émerveillés enfin par cette persévérance sans l'ombre d'un arrêt ni même d'un recul que nous observons chez Anne, dans sa course vers la sainteté à la suite du Christ ?

Nous n'avons qu'à écouter le témoignage de sa mère :

« Ce que je voudrais qu'on comprenne bien, c'est que son effort vers la perfection a toujours été soutenu : pas de hauts et de bas, pas de paliers… J'ai l'impression, je devrais dire le souvenir précis, qu'elle montait toujours d'un pas égal, très modestement, très simplement…, mais ses moindres actes étaient inspirés par l'Esprit divin et elle y mettait tout son amour. Naturellement, plus elle grandissait, plus elle avançait dans cette voie et plus cela était sensible pour son entourage. »

Renée de Tryon-Montalembert

Jeunes amis de Jésus

Nous avons choisi Galileo Nicolini pour la rubrique Jeunes Témoins de Jésus *de ce numéro, d'abord en raison de son âge, puisque rappelé à Dieu dès sa 15*e *année, il nous laisse un exemple spécialement adapté au monde des adolescents, et aussi parce que la reconnaissance de l' "héroïcité" de ses vertus lui permet, en lui donnant le titre de vénérable, d'accéder à la béatification (cf. Décret de la* Congrégation pour les causes des Saints*, du 27 novembre 1981). Comme le note Don Vincenzo Lelièvre dans son livre* Les jeunes peuvent-ils être canonisés*, depuis 1917, il est, avec Dominique Savio, « l'un des deux premiers adolescents à avoir été introduits si avant dans la pratique de la Canonisation. C'est la première fois que l'Église reconnait les vertus héroïques de confesseurs aussi jeunes ».*

Galilée Nicolini (1882-1897), novice du pur amour.

Il y a juste cent ans, le 13 mai 1897, un jeune religieux passioniste de quinze ans, Galilée Nicolini, mourait dans une petite cellule d'un couvent situé en Toscane sur ce Mont Argentario qui, dans sa solitude propice à la méditation, avait attiré un siècle avant, le fondateur saint Paul de la Croix, pour y installer le berceau de sa Congrégation. Atteint depuis peu d'une grave maladie pulmonaire (phtisie galopante), notre Galilée, dont nous voulons raconter brièvement l'histoire, y était arrivé deux semaines auparavant avec l'espoir d'une amélioration. Originaire de Capranica de Sutri dans la province de Viterbe, petite ville d'Italie située dans le Latium non loin de Rome, c'était la première fois qu'il venait dans cette région.

Et pourtant lorsque, le 14 mai, son corps est descendu dans le petit port de Porto San Stefano situé au pied du Mont pour y recevoir les derniers hommages funèbres, en quelques minutes comme par enchantement, l'église se remplit d'une foule émue qui réclame à grands cris: « Nous voulons honorer le petit religieux. Nous voulons vénérer le jeune saint ; faites-nous le voir… »

Qui était donc ce jeune saint dont nous voulons parler?

La naissance

Au numéro 1201 de la rue de Mezzo, à Capranica, le soir du 17 juin 1882, les lumières de la maison sont allumées et un va-et-vient bruyant agite les sobres pièces de l'habitation : mamma Loreta Lucciola est sur le point d'accoucher. C'est ainsi qu'à 11 heures du soir, on entend les premiers cris du nouveau-né, un beau garçon dont rien ne laissait penser alors qu'il achèverait aussi rapidement son existence tant son ardeur et sa vitalité étaient grandes.

Dans ce pays italien pauvre, mais digne et simple, où la vie de l'homme se déroule au rythme des événements importants, la naissance de l'enfant faisait parler joyeusement tous les foyers : « Vous savez la nouvelle ? Un bel enfant est né dans la maison Nicolini… – Oui, c'est leur second enfant, et il est magnifique… »

Quatre jours après, les cloches joyeuses de l'église Saint-Jean l'Évangéliste annonçaient à tous qu'une nouvelle âme, purifiée dans les eaux du baptême, s'ouvrait à la Grâce divine comme une fleur éclose au soleil printanier.

« Pourquoi l'appelles-tu Galilée ? » demandèrent parents et amis à son père. « Il deviendra saint », répondit-il un jour ! Paroles prophétiques comme prophétique sera le songe que le jeune novice fera au couvent de Rocca di Papa. Il se voyait tenir étroitement un Calice en or, l'élever, l'élever bien haut dans le Ciel pour que tous puissent le voir. N'en sera-t-il pas ainsi de sa vie ? Offrande pure qui nous indique que la plus belle prière qui ouvre le Ciel est celle de l'offrande suprême de sa propre vie comme celle que fit Jésus sur la Croix.

Les premières années

Galilée se distingue rapidement par son caractère volontaire et décidé. Cet épisode que ses biographes ont noté nous le révèle clairement.

Âgé alors à peine de cinq ans, il est témoin d'un discours antireligieux fait par un hôte de passage dans la maison de ses parents. À cause de son jeune âge, Galilée n'ose intervenir, mais, n'y tenant plus, il monte sur une chaise et apostrophe le triste individu : « Monsieur, vous êtes bien mal élevé pour faire ces sortes de discours chez nous, sachant ce que nous pensons », puis, descendant de sa chaise, il éclate en sanglots. Tous l'applaudissent. Faut-il ajouter que la personne, cramoisie, ne put que se taire, remplie de confusion.

Mais Galilée aime surtout dire les poésies et lire la vie des saints. Une de ses poésies préférées sera le si beau Noël de Manzoni.

Le 1er septembre 1888, dans l'Église de Saint Jean l'Évangéliste de son village, il reçoit le sacrement de la confirmation qui le consacre à la grande bataille de la vie chrétienne en le faisant soldat du Christ. Les dons du Saint-Esprit qui descendent en abondance dans ce cœur pur et ouvert ne tardent pas alors à se manifester. L'Église devient le lieu habituel où il aime se retirer pour prier devant le Saint-Sacrement et la messe est le moment privilégié où il peut s'unir dans l'offrande de tout son être à l'offrande salvatrice de notre Rédempteur. Servir la sainte messe à l'autel est un honneur et, au dire de tous, il s'y comporte comme un ange.

Un épisode de sa vie alors, nous fait comprendre sa piété : à huit ans, le

sacristain vient réveiller près de son habitation, à trois heures du matin, un des membres de la Confraternité chargé de réciter l'Office des morts. Entendant l'appel, notre Galilée ne fait qu'un bond de son grabat et rejoint tout le groupe pour prier lui aussi avec eux.

Sur les bancs de l'École

L'intimité avec le Seigneur et la joie qui en découle ne pouvaient pas ne pas avoir une profonde influence sur sa vie d'écolier. Tout, dans son cœur, dans son âme, est tendu vers le divin Modèle qu'il veut faire connaître car son bonheur n'est pas égoïste : il veut le partager. Le Seigneur, à Son tour, le protège et lui donne Ses dons.

Signe de vraie sainteté, la prière et l'étude développent ses facultés intellectuelles et en font un être d'exception. Il apprend à lire et à écrire en un an et rédige déjà, à cinq ans, les lettres que son père lui dicte pour ses affaires. Il commence à huit ans, et non à dix ans comme requis, l'école communale qu'il termine en une année au lieu des deux habituelles. Ses parents, vu son intelligence précoce, veulent l'envoyer au Collège royal de Viterbe, chef-lieu de la province, après que Galilée eut accompli en deux ans seulement les études du lycée qui se font normalement en quatre ans.

Là, au milieu de ses camarades envieux et railleurs, il doit affronter des études difficiles dans ce collège qui se présente comme un monde nouveau et mystérieux pour notre simple campagnard. Mais l'esprit tout occupé aux choses du Ciel, selon la recommandation de saint Paul, il poursuit sa route sans crainte, visiblement aidé par Dieu.

Une petite anecdote est révélatrice de son état d'âme. À la veille de passer les examens d'admission, il se trouve alors être l'hôte d'un des professeurs qui l'examinera le lendemain. Celui-ci reçoit à sa table un des autres examinateurs avec lequel il entreprend une conversation peu édifiante, poussé aussi par le bon vin des Castelli Romani qu'ils se versent chacun en abondance. À un moment, là aussi comme quelques années auparavant chez ses parents, notre Galilée ne se tient plus, malgré les examens du lendemain. Il s'avance d'un pas décidé vers eux et leur dit d'un ton ferme : « Je ne suis pas chez moi, il est vrai, et je ne devrais pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais vos discours ne sont absolument pas dignes de deux professeurs comme vous ». Calmement, il se lève alors et ramasse ses affaires pour aller se coucher. Le lendemain matin, lorsqu'il le voit descendre de sa chambre, son hôte l'interpelle : « Mais Galilée, tu ne prendras pas au sérieux nos futilités d'hier au soir ? » et loue son petit pensionnaire pour le courage qu'il a montré.

Au moment de l'épreuve orale, devant la netteté et la clarté des réponses de l'enfant, les examinateurs ne peuvent que donner le maximum de points. C'est un triomphe pour le jeune candidat qui ne perd pour autant ni sa modestie ni son humilité.

La rencontre de deux Cœurs

C'est à douze ans seulement que Galilée peut faire sa première communion. Saint Pie X n'avait pas encore abaissé l'âge pour accéder à la table de communion pour les enfants et l'attente de notre jeune héros était grande, comme on le devine aisément. Non seulement, il savait par cœur tout son catéchisme, mais il l'enseignait lui-même à ses camarades. La leçon se passait généralement en pleine campagne et se terminait par une visite au Saint-Sacrement dans l'Église de Capranica. Quand arriva enfin la date du jour désiré, Galilée obtint d'aller se préparer pendant dix jours dans un couvent de Passioniste, celui de Saint Ange à Vetralla. Là, ce furent pour lui dix jours de vie plus céleste que terrestre, passant la plupart de son temps à l'église pour chanter les louanges du Seigneur avec les religieux. Il aurait voulu se lever aussi la nuit pour se joindre au chœur, comme il essaya de le faire une fois, mais on ne le lui permit pas à cause de son jeune âge et, par obéissance, il dut y renoncer.

Enfin arriva le jour tant attendu. C'était le 26 août 1894. Dans le faste de la chapelle du couvent, alors que le soleil illuminait tout l'édifice, un autre soleil descendait suavement mais fortement dans le cœur de Galilée pour l'inonder à jamais. La messe était célébrée par un tout jeune prêtre, le Père Calliste, religieux passioniste lui aussi, tout animé par la fraîcheur de sa nouvelle ordination. Ce fut alors une intimité plus divine qu'humaine entre le ministre et le jeune communiant qui le fixait de ses grands yeux. « Je ne pourrai jamais oublier la profondeur de son regard durant l'homélie », dira plus tard le jeune prêtre. Puis la communion, l'action de grâces. Après une heure de muette adoration à la fin de la messe alors que tous étaient sortis, la tête enfouie dans ses mains, Galilée leva son visage lumineux vers celui qui osait l'arracher à ce moment divin pour l'inviter à prendre quelque chose à la table conventuelle préparée spécialement pour lui. Il répondit doucement : « Laissez-moi tranquille, s'il-vous-plaît. Je n'en ai pas besoin. Jésus est avec moi ». Finalement, il dut se rendre à l'invitation de tous, et retrouvant le Père Calliste qui lui avait donné la Sainte Communion, il lui dit : « Père, vos paroles sont descendues au plus profond de mon âme. Je sens que Jésus attend de moi de grandes choses ». « Mais, dis-moi Galilée : est-ce que Jésus t'a parlé ? », demande le jeune prêtre. « Oui, mais je vous le dirai une autre fois ». Ce fut une journée céleste pour Galilée et étonnante pour tous les assistants.

La vocation religieuse

Quelques jours après, Galilée confia au Père : « Jésus, durant ma première communion, m'a fait savoir que je devais me faire Passioniste ». « Ne prends pas de décision hâtive. Tu es encore jeune et tes parents ont besoin de toi », lui conseilla le Père Calliste avec cette sagesse et cette prudence inspirées de Dieu qui, contrairement aux hommes, ne fait jamais rien dans le désordre.

De fait, notre ami dut affronter, peu de temps après, la dure volonté de son père qui avait de toutes autres vues sur son fils. Il voulait que celui-ci prenne sa succession à la tête de l'entreprise que lui et son frère Vincent dirigeaient avec un certain succès malgré les difficultés de la vie quotidienne. Tous deux voyaient en Galilée, intelligence précoce et prometteuse, leur digne successeur. Mais ils ne comptaient pas sur son caractère décidé : « Ou Passioniste ou rien du tout », aimait-il répéter à son confesseur. La lutte se fait serrée entre lui et son père à tel point qu'il en devient presque malade. Il se confie alors à une sainte cousine, Amable Nicolini, de dix ans plus âgée, avec laquelle, dans sa jeune enfance, il avait souvent prié. Cette aide, à son tour, lui est enlevée car la cousine meurt, à 23 ans seulement, de ce même mal qui fauchera deux ans plus tard notre Galilée.

Mais il semble que la mort prématurée de cette âme virginale ait obtenu du Ciel la grâce de pouvoir accomplir ce que Jésus avait demandé à Galilée dans cette fusion des cœurs qu'avait été la première communion. Quelques jours après, en effet, ses parents, préoccupés pour la santé de leur fils, se plient à la volonté du Ciel et finissent par donner leur consentement : « Si vraiment le Seigneur t'appelle, je n'y mets plus d'obstacle et t'aiderai au contraire pour tout ce qui est nécessaire à l'accomplissement de ta vocation », dira son père en larmes, serrant son fils sur son cœur.

C'est ainsi que le 5 mars 1895, Galilée quitte la maison paternelle, alors à Viterbe, pour entrer à l'école apostolique des Passionistes, sous la direction du Père Ange de Saint-Joseph, école qui se trouvait à Rocca di Papa, petite ville située à environ 25 kilomètres de la Ville éternelle.

Oasis inoubliable au milieu des oliviers qui en verdissaient les collines et des humbles maisonnettes campagnardes aux toits rouge-gris, Rocca di Papa, petite ville du Latium, enchanta immédiatement le cœur de Galilée. Ses journées partagées entre les moments où il vit dans cette nature qu'il contemple extasié et les colloques intimes avec son Seigneur qu'il reçoit avec tant de dévotion dans la Sainte Eucharistie, lui apportent des joies très profondes. Ce n'est plus la voix maternelle qui le réveille le matin mais celle des cloches de la chapelle. Leur tintement l'appelle vers son Seigneur, prisonnier du tabernacle où il vient confier, en un cœur à cœur toujours plus intime, toujours plus divin, dès le matin, ses

désirs, ses prières, les douleurs de ceux qui se sont confiés à lui . Et la journée se passe rapidement entre l'étude de la sainte doctrine pour devenir un religieux accompli et la joie des travaux des champs ou des jeux avec ses compagnons dont il se fait vite des amis. Avant que les étoiles apparaissent dans le ciel, il retourne à la chapelle pour le dernier colloque de la journée avec son Dieu. Le temps s'écoule ainsi rythmé par le sobre son des cloches qui exprime la volonté de Dieu : toute action devient action de grâces.

Galilée écrit à ses parents : « Je ne cesse de remercier notre Dieu si miséricordieux qui a daigné tourner vers moi son regard plein de bonté ». Le désir si cher, voulu par le Ciel lui-même, est en train de se réaliser. Il est sur la bonne route, pensant ou plutôt rêvant déjà à sa vie de futur prêtre où il pourra tenir entre ses mains chaque jour le calice en or qu'il avait vu.

Son modèle alors est Saint Gabriel de l'Addolorata, né 44 ans à peine avant Galilée le 1er mars 1838, où il retrouvait tant de similitudes. Gabriel, originaire d'Assise, avait dû combattre, lui aussi, pour réaliser son ardent désir d'entrer chez les Passionistes. Il y entre à 18 ans, après avoir été empêché par son père et devient, après cinq ans de vie passioniste, une véritable flamme d'amour, sanctifiant et illuminant tous ceux qui l'approchent. À 24 ans, à la veille de recevoir l'ordination sacerdotale, il meurt lui aussi de tuberculose le 27 février 1862. Sur sa tombe, nombreux sont les miracles qui rapidement se multiplient. Le pape Léon XIII l'appellera le « Gonzague des temps modernes », en souvenir de Saint Louis Gonzague, jeune novice jésuite, noble de naissance, mort de la peste en 1590 à l'âge de 22 ans. Le pape Jean XXIII le proclamera officiellement patron de la région des Abruzzes.

Galilée a ainsi un modèle qui s'est mis à la même dure école que la sienne, celle des Passionistes dont le fondateur, saint Paul de la Croix, est un grand amoureux de la Passion du Christ, expression par excellence de l'Amour parfait de Dieu envers tous les hommes. En parlant de saint Gabriel, Galilée dira, sans savoir que plus jeune encore, il le suivrait sur la même voie du sacrifice suprême au terme d'une maladie semblable : « Il est devenu saint jeune, très jeune ; moi aussi je veux devenir saint comme lui ».

Galilée, novice du Ciel

Après treize mois passées dans l'étude et la prière à Rocca di Papa, Galilée a la joie de pouvoir partir, le 25 avril 1896, pour le noviciat au couvent de l'Ange à Vinchiana, à huit kilomètres de Lucques, ville moyen-âgeuse de la Toscane.

Il s'apprête à y passer ces étapes qui doivent, selon lui, l'élever au but qu'il s'est fixé : la prêtrise. Cette montée, qui aura comme terme non pas la prêtrise

mais le Ciel, sera toujours vécue dans la joie profonde de celui qui s'est donné totalement à Dieu. Il prend alors un nouveau nom en religion, comme c'est la coutume et, bien évidemment, il choisira celui de Gabriel. Ainsi, avec Jésus et grâce à Jésus, à côté de la Vierge Marie et de saint Gabriel, la joie qui inondera son cœur sera telle qu'il semblera comme transporté par une force intérieure nouvelle pour franchir cette dernière étape, l'ultime combat vers la sainteté.

Quelques jours après, Galilée écrit en effet à ses parents : « Je suis depuis cinq jours dans ce lieu où j'ai le bonheur d'habiter et je suis vraiment très content d'y avoir trouvé plus que je désirais car, chers parents, le silence, la solitude de ce couvent, tout me pousse à la sainteté et à la prière. Je commence les exercices spirituels qui me conduiront à la vêture (jour solennel de la vie religieuse où on est revêtu de l'habit religieux propre à la Congrégation) prévue pour le 9 mai ».

Jusqu'au bout, ce contentement ne le quittera jamais et lorsque le mal qui l'enlèvera commence à apparaître (c'est le 27 février 1897 que se manifestent les premiers symptômes), Galilée ne pense qu'à son Seigneur. À l'infirmerie où il est transporté, on lui demande s'il veut retourner dans sa famille pour y être soigné ; il répond alors tranquillement : « Ne faites pas, s'il-vous-plait, de tels discours. J'ai pris la voie du sacrifice pour Dieu et je veux que mon sacrifice soit total. Je veux être tout à Lui ».

La dernière étape

Le mal le ronge toujours plus. Il est évident que Galilée ne restera plus très longtemps sur cette terre d'exil. On pense à lui donner pour la dernière fois la Sainte Communion, puis l'Onction des Infirmes. À la fin du rite, il s'exclame en s'adressant au prêtre : « Ô Père,… que c'est beau de mourir ainsi ! ». La veille de mourir, ses supérieurs lui font faire sa Profession solennelle *in articulo mortis* pour qu'il meure, malgré son très jeune âge, en parfait religieux. Et Galilée prononce les trois vœux de pauvreté, chasteté et obéissance, puis, fils dévot de saint Paul de la Croix, la promesse de « promouvoir de toute manière et de toutes ses forces la dévotion envers la Passion de Notre Seigneur ». Et le lendemain, après une dernière crise, tout son corps devient ce calice en or qu'il avait rêvé, enfant, d'élever vers le Seigneur, l'élever bien haut pour qu'il soit vu de tous : Galilée rend son âme à Dieu au milieu de ses confrères en larmes. Ses dernières paroles, accueillant sans doute cette Cour céleste qui vient l'emmener bien haut, au Paradis, sont : « les saints, les saints ». Tandis qu'il les prononcent, de la main, il fait signe aux gens qui se pressent autour de son lit, de s'écarter pour pouvoir recevoir ses nouveaux amis.

Le pur Amour

Nous avons commencé notre bref récit en rappelant cette dévotion populaire insolite manifestée dès l'annonce de sa mort. Il est, je pense, aisé d'en comprendre l'origine. Tout, dans la courte vie de Galilée, a été simple et en même temps profond. Les personnes qui l'ont approché en ont été témoins. Ne nous étonnons donc pas de ce geste populaire spontané qui sait reconnaître les vrais saints.

Terminons en citant deux témoignages. Celui du religieux qui l'accompagna jusqu'à la mort et qui fut son premier biographe : « Ce que j'admirais par dessus tout en lui fut la patience vraiment surprenante qu'il eut dans la maladie. Jamais une plainte ne sortit de sa bouche, jamais le moindre mouvement de refus à la divine volonté » qui, nous l'imaginons aisément, était semblable à celle que, pour nous et pour notre salut, le Crucifié avait vécu durant toute sa vie jusqu'au sacrifice sur la Croix.

Le second est le suprême témoignage d'amour que lui-même exprima, quelques jours avant de s'envoler vers le Ciel. À son Père Maître qui l'interrogeait sur ce qu'il pensait : « Je compose des vers », dit-il d'une voix très faible, comme si elle venait d'un autre monde. Le Père lui ordonna alors de les dire. Il répondit par une courte sentence digne de saint François, chantre du pur amour divin :

« Il patir per amore non è dolore,
ché, se il patir si sente,
amabile lo rende ilpuro amore. »

que nous pouvons essayer de traduire:

« Souffrir par amour n'est pas douloureux,
car, si la souffrance nous accable,
le pur amour la rend aimable. »

Oui, au terme de ce bref récit qui n'a eu d'autre but que de faire un peu connaître la si belle figure de Galilée Nicolini, demandons à Jésus par son intermédiaire de savoir nous aussi vivre de ce pur amour de Dieu. Ainsi toute aspérité, tout obstacle deviendra aimable dans notre montée vers l'union divine, terme de la vie chrétienne.

Je pense que c'est celui-là le plus beau message que nous laisse notre jeune passioniste en notre monde qui connaît certes la souffrance mais qui ignore trop souvent celle de son Rédempteur, seul remède à toutes les souffrances humaines.

P. Jean-Bernard de Langalerie

Bibliographie

Sources vives : mention d'Anne dans l'article, *Lettre à des jeunes parents*, par Frère Antoine-Emmanuel. Numéro 73, p. 145.

Sur les genoux de Maman, guide pratique pour aider les parents à conduire leurs enfants vers le Seigneur (de 0 à 6 ans), par Monique Berger – *Association Transmettre* – BP 11 84330 CAROMB. Écrit par une maman, maintenant grand-mère, ce livre voudrait encourager les parents dans cette tâche merveilleuse, mais délicate – sans être difficile – qui consiste à conduire leurs enfants vers le Seigneur.

Directeur de la publication : Renée de Tryon-Montalembert

Document recomposé et mise en page à partir d'un exemplaire original.
© 2012 Association des Amis d'Anne de Guigné.